

Babacar Mbaye Diop

# L'autonomie est dans notre ligne de mire

*Le directeur de la Biennale des arts de Dakar, Dal'Art, que nous avons rencontré en marge du MASA nous présente l'édition de cette année.*

## C'est quoi le Dak'Art ?

Je suis directeur depuis mars 2013 et en même temps enseignant de philosophie de l'art à l'Université Cheik Anta Diop de Dakar (UCAD). Le concept renvoie à une fête de l'art contemporain dans la ville de Dakar. La première édition date de 1992, mais ses origines remontent en 1990 avec une première édition destinée à la fois aux arts et aux lettres. C'est en 1992 que le gouvernement sénégalais a décidé que ce serait une biennale consacrée exclusivement aux arts contemporains. Cette première édition était donc réservée aux artistes du monde entier, donc pas seulement aux artistes africains. En 1994, il n'y eût point de biennale du fait des tensions politiques et les mouvements d'étudiants. C'est la seule fois où le Dak'Art n'a pas été au rendez-vous au cours de son histoire. L'Etat sénégalais pour promouvoir les artistes africains a décidé en 1996 d'africaniser la biennale. Pour cette année, nous avons un budget de 678 millions de francs CFA. Nous avons des partenaires importants comme la Royal Air Maroc qui a décidé de nous accompagner en offrant des billets pour tous nos invités.

## Que faut-il entendre par «africaniser la biennale» ?

Simplement qu'elle était réservée aux artistes africains. Quand je suis arrivé, je me suis dit qu'à l'époque c'était normal que l'Etat veuille réserver le rendez-vous aux artistes africains, mais au bout de 24 ans d'âge, cette biennale étant connue dans le monde entier, il est temps de l'ouvrir à nouveau aux artistes non africains. Pour cette année, il y a par exemple une expo réservée aux artistes africains et de la diaspora africaine ; à côté, il y a une autre réservée aux artistes invités où se retrouveront les artistes venus du monde entier.

## Le Dak'Art est donc l'expression d'une africanité assumée. Est-ce que cela ne vous a pas souvent causé du tort ?

Non. La biennale de Dak'art est le fruit d'une volonté politique portée par le gouvernement sénégalais, l'Etat. Je peux comprendre qu'à l'origine la volonté était de faire connaître les artistes continentaux. Personnellement, je ne me souviens pas avoir eu à répondre à ce genre de question. Nos artistes africains ont besoin de rencontrer leurs confrères d'autres horizons et continents. Il faut essayer à mon sens d'aller voir ce qui se passe ailleurs, d'éviter de se ghettoïser. C'est une conviction profonde que j'ai.

## 24 ans après les débuts, que voyez-vous dans le rétroviseur du Dak'Art ?

Le bilan est somme toute positif. Parce que cette biennale a su garder sa pérennité. C'est l'une des rares biennales africaines, il y en a beaucoup d'autres, à avoir tenu le cap de la régularité. Ce qui fait aussi plaisir c'est que c'est une biennale africaine et non pas sénégalaise. Elle appartient à tous les Africains. Le Dak'Art c'est à la fois les francophones, les anglophones, les lusophones réunis. Et c'est là de mon point de vue la marque du Dak'Art. Cette biennale est aujourd'hui connue dans le monde entier.

## Pour cette édition, il y a au programme le 'Dak'art au campus'. Que quoi s'agit-il ?

C'est un concept que j'ai créé, d'abord parce que je suis enseignant à la Fac. Ensuite, j'ai remarqué que le campus de Dakar, c'est 80.000 étudiants, c'est-à-dire une ville. Je me suis demandé pourquoi le Dak'Art n'avait pas investi jusqu'ici le campus. Je me suis dit qu'au bout de 24 ans, vu que la population ne se bouscule pas à la biennale, c'était à celle-ci d'aller vers elle. On va donc



investir l'université, surtout le jardin botanique qui est à l'abandon. On a huit artistes qui investiront le campus où ils vont trouver leur matériau de création et créeront in situ. Bien évidemment, ils arriveront avant le début de l'événement. Leurs créations aideront à sensibiliser les étudiants sur l'environnement.

Vous parlez de nouveau concept mais j'ai aussi intégré un autre sur les héros africains. C'est une idée qui naît à la suite d'un symposium. J'ai invité des artistes africains de plusieurs origines qui ont séjourné à Dakar pendant cinq jours. Ils ont créé des œuvres qui ont été exposées pendant 15 jours. Ces œuvres seront à nouveau exposées pendant la biennale de cette année. La sculpture africaine contemporaine est mal connue. L'on connaît plus les masques traditionnels.

## Egalement au programme, l'hommage à des anciens...

Oui. Cette année, je n'ai pas eu la possibilité, encore moins le temps, d'ouvrir cet hommage aux artistes non sénégalais malheureusement. On voulait rendre hommage à deux artistes de Côte d'Ivoire et d'Egypte, mais le temps de préparation nous a manqué. C'est pourquoi je me suis contenté simplement du Sénégal. Deux artistes seront ainsi à l'honneur. L'un, Mbaye Diop, est décédé et l'autre, Mamadou Diakhaté, est en vie mais âgé. Il vit en Allemagne depuis 42 ans. Il est bien connu en Europe mais très peu au Sénégal. Moustapha Dimé, qui est décédé aussi, avait ses œuvres exposées à Paris. Toutes ces œuvres occuperont un espace de 400 mètres carrés et rentreront définitivement au Sénégal. Nous profiterons de ce retour au bercail pour rendre un dernier hommage à Moustapha.

## Comment s'est opérée la sélection des artistes ?

Sur l'expo internationale, nous avons reçu 706 dossiers venus de toute l'Afrique, ce qui est énorme. C'est la première fois qu'il y a autant de candidatures. Il y a eu deux sélections. Une première en novembre dernier. Les commissaires s'étaient alors réunis à Dakar durant une semaine à cet effet. Ils sont revenus sur le même lieu en janvier où ils ont effectué la deuxième sélection définitive. Au bout, ils ont retenu 62 artistes pour l'expo internationale. Pour l'expo de la diversité culturelle et l'hommage, il y a près de 60 artistes.

## Quels critères ont été privilégiés dans cette sélection ?

Il y a évidemment au premier rang la qualité aussi bien de l'œuvre que du dossier. Le plus souvent hélas, les dossiers sont incomplets. Et les dossiers incomplets sont mis de côté. Nos artistes en Afrique sont très mal gérés. Je dis tout le temps qu'un artiste, comme un footballeur, doit avoir un agent, quelqu'un qui l'aide à gérer une carrière. Un artiste, n'oublions pas que son rôle est de créer. Il ne peut pas bien le faire si à côté il doit aussi gérer sa carrière. La plupart des artistes souvent ne savent pas écrire un CV, encore moins une lettre de motivation. Et quand ils essaient, c'est souvent plein de fautes. Tout cela compte dans la sélection. Le plus important est moins d'avoir été à l'école que de nous présenter un dossier de qualité. Dans les dossiers complets, on tient compte de la carrière du postulant, de son expérience, de la qualité de son œuvre. Pour la première fois, et c'est à souligner, tous les 62 artistes sélectionnés seront à leur première expérience du Dak'Art. Ils seront tous à leur baptême du feu. C'est un pari des commissaires.

## Parlant de commissariat, l'une de ses membres est originaire du Cameroun. Dites-nous comment Elise Atangana a été sélectionnée...

Disons que je l'ai vu personnellement à une expo à Dakar. C'était il y a plu d'un an. Elle avait été invitée par l'Institut Français comme commissaire d'une expo. J'ai visité l'expo, on s'est parlé et elle m'a remis sa carte. Je lui ai demandé de m'envoyer son CV. Elle ne pensait pas que c'était pour la biennale. Quand j'ai lu son CV, je l'ai trouvé intéressant. Même si elle n'avait pas une longue expérience, pour moi c'était l'occasion de donner la chance aux jeunes. On s'est parlé longuement, j'ai vu ce qu'elle avait fait auparavant. J'ai proposé son dossier au comité. On avait plusieurs candidatures je dois dire. Le comité a fait son choix que le ministère de la Culture a validé. C'est ainsi qu'elle a été retenue.

## Vous semblez placer cette édition sous le signe de ce que vous appelez «produire le commun». Que faut-il entendre par là ?

«Produire le commun» c'est tout simplement le fait que les artistes viennent d'horizons divers et se regroupent autour d'un point commun. C'est pourquoi lorsque vous viendrez à la biennale,

vous verrez qu'en dehors de l'exposition internationale, chaque artiste va amener une œuvre qui lui est particulière et qu'on va regrouper en une seule. 62 œuvres seront ainsi fondues en une.

## Quel est le regard du critique que vous êtes aussi jette sur la notion d'art contemporain en son versant africain ?

Je crois que l'art contemporain en Afrique représente beaucoup. En Europe on connaît plus les masques et statuette africains qui y remplissent les musées. Jusque récemment, l'art contemporain était mal connu en Occident où était privilégié l'art traditionnel africain. C'est un combat avec le Dak'Art d'amener les regards à se porter au-delà de cette perception. Cette biennale est un moment important aussi dans ce sens-là. Pour la simple raison que c'est le lieu de rencontre entre les artistes, les critiques et les experts d'horizons divers qui vont discuter de l'art contemporain. C'est comme si tout va se décider là et ça c'est très important. Je pense que l'art contemporain africain a sa place dans le monde l'art. Nos artistes d'ailleurs exposent partout dans le monde entier. C'est le cas chez vous avec les Pascale Marthine Tayou et autres Barthélémy Togo. Cela veut dire simplement que les autres pays et continents commencent à reconnaître cet art-là. Il n'y a pas que les masques chez nous en Afrique, mais également la peinture, la photographie, la sculpture, l'installation, etc. Il est vrai que certains de nos artistes se sont mis à la performance où à l'installation, mais ce qui est important c'est que les artistes se retrouvent autour d'un concept. Je ne suis pas sûr que le concept «africain» est même important pour moi. Je veux dire par là qu'on parle rarement de l'art contemporain occidental, asiatique, américain ou européen. Pourquoi nous on veut toujours accoler l'adjectif africain à l'art contemporain qui se fait ici ou par les nôtres ? Ce sont d'ailleurs les Occidentaux qui aiment à jouer à ce jeu-là !

## Quand on viendra à Dakar, on vous interrogera une fois les lampions éteints sur cette édition sur l'avenir du Dak'Art ...

(Il coupe) La biennale de Dakar est l'une des rares au monde qui soit créée par l'Etat. Après 24 ans, il y a des acteurs culturels qui réclament l'autonomie de ce rendez-vous. Certains pensent que l'idée vient de l'Union Européenne. Mais en arrivant à la direction du Dak'art, j'ai trouvé cette idée déjà en place. Une autonomie qui ne serait pas portée par des bailleurs de fonds classiques, mais par une fondation publique. L'on sortirait ainsi de la paperasse administrative du ministère de la Culture. On sait tous en Afrique que quand l'argent est géré par l'Etat et que cela tombe à la fin du mois, il sera utilisé en priorité à d'autres fins. Le combat aujourd'hui pour l'organisation est d'aller vers cette autonomie, mais une autonomie qui ne sera pas placée sous la coupe des bailleurs étrangers.

## Vous êtes ici à Abidjan dans le cadre du MASA. Doit-on imaginer qu'il y a un partenariat entre les deux événements ?

Le MASA est réservé aux arts du spectacle et la biennale aux arts plastiques. Déjà, le Dak'Art n'exclue pas des animations ou des concerts qui peuvent aider à attirer du monde. C'est l'occasion pour moi de vous informer que dans le cadre du 'Dak'Art au Campus', la lutte sénégalaise sera mise à contribution. C'est notre sport national. Je me suis dit qu'il fallait attirer un autre public. Comment faire en sorte que cet autre public s'intéresse au Dak'Art ? On va organiser un combat de lutte gratuit à condition que le public vienne retirer les tickets au siège de la biennale. Après 24 ans d'existence, c'est l'un des moyens pour nous d'avoir un public qui n'est pas forcément porté sur notre événement. Pour moi, l'art contemporain n'est pas réservé à l'élite. J'ai envie que les quartiers populaires découvrent ce que c'est qu'une biennale ; que les élèves de la banlieue de Dakar assistent aux expos. On a besoin d'attirer d'autres publics et l'expérience du MASA peut nous servir.